

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique

Il y a quelques années, les journaux américains parlaient à qui mieux mieux de la prochaine absorption du Canada par les Etats-Unis. Ce langage, on s'en souvient, faisait peut-être l'affaire de la presse jaune des yankees, mais, invariablement, de part et d'autre de la frontière, il provoquait des protestations et des polémiques. Cependant, peu à peu, (soyons heureux de l'admettre) nos puissants voisins se sont apparemment assagis. Aussi, maintenant, n'est ce pas sans satisfaction que nous constatons qu'ils se résignent au "statu quo" géographique, et, de conserve avec nous, désirent travailler à la prospérité de ce continent.

Dire que les louables sentiments américains dont je vous entretiens sont généraux serait exagérer, néanmoins, depuis quelque temps ils se sont tellement répandus dans l'Union, que n'en point tenir compte, semblerait vouloir faire montre de mauvaise volonté, semblerait boudier mal à propos.

A ce sujet, qu'il me soit permis de donner "grosso-modo", quelques notes, que, dans leur sagesse toute vibrante d'espérance, j'emprunte à une des principales revues de la grande république. Même, ce n'est pas sans fierté que je les livre à l'appréciation des lecteurs de l'Album. A les lire, on ne pourra s'empêcher d'y répondre par un harmonieux écho, digne de la calme, ferme et progressive âme canadienne.

Voici, à peu près, et brièvement comment s'exprime mon confrère du pays de l'oncle Sam :

"Le Canada prospère à l'envi, et cela, parce qu'il a la bonne inspiration d'établir les fondements de sa prospérité sur ses immenses et libres terres de l'ouest. En effet, il est tangible que ce jeune pays vise à devenir le grenier du monde ; ce qui lui assurera une très longue existence nationale ; étant donné que l'homme ne pourra jamais éliminer la silhouette d'un garde-manger de ses perspectives d'existence.

"Si les Etats-Unis ont déjà montré quelques symptômes de décadence, ils le doivent à une population peu réfléchie, qui s'est portée en foule dans les grands centres et les a surpeuplés. En un siècle, les recensements faits dans les principales villes des différents Etats, accusent entre eux un écart énorme. De moins de quatre pour cent du total de la population qu'elles comptaient jadis, les grandes villes américaines ont absorbé, de nos jours, quarante pour cent de la masse des citoyens. Fort heureusement, une réaction commence à se produire, sur laquelle on compte pour augmenter la grandeur future de la république. Or, sous ce rapport, notre programme de développement national offre tant de similitude avec celui du Canada, que, sans cesse, il nous rapproche économiquement de la plus vaste des colonies anglaises.

"Comme surface et population, en moins d'un siècle, le pays découvert par Cartier fera équilibre au vieil empire des Czars ; et, il offrira à l'admiration des nations un bel exemple de démocratie britannique, exempte du fardeau du militarisme.

"Que, si l'on ajoute à ces données l'influence de l'expansion commerciale et industrielle américaine, on a quelque raison de penser que, par la force des choses, la nation canadienne deviendra plus puissante que l'Angleterre d'aujourd'hui. Or, l'augmentation des ressources canadiennes est de bon augure pour notre commerce, qu'elles favoriseront en raison directe de leur importance. On le constate de plus en plus, lorsque, à chaque appel que nous adresse le Canada, notre industrie répond avec empressement. De la sorte, se resserrent les liens moraux et financiers qu'une heureuse destinée fixe des deux côtés de notre frontière du nord.

"Du reste, pourrait-il en être autrement ?

"Les mêmes cours d'eau transportent et transporteront un volume sans cesse plus grand de la production des deux peuples les plus prospères de ce continent.

"A l'avenir, entre le Canada et les Etats-Unis, les rapports commerciaux ne sauraient donc que se multiplier ; car, il faut noter que Buffalo n'est qu'à soixante et dix milles de Toronto, tandis que Glasgow est à quinze cents lieues de cette même ville. La capitale du Dominion est à cinquante milles de notre territoire, les côtes de l'Angleterre, en sont, elles, à plus de quatre mille milles. Montréal est cent fois plus près de nous que les îles Bri-

tanniques ; quant à Winnipeg, la ville-pivot du Canada, elle est sise à cinq mille cinq cents milles de Londres, tout en étant à soixante milles de notre Minnesota.

"Partant, quelque différentes que soient les couleurs des cartes géographiques de nos deux pays, quelque différente que puisse être la phraséologie usitée par nos orateurs, le Destin tend à rapprocher les deux nationalités auxquelles il a confié la mission d'exploiter les richesses des deux puissantes sources d'activité de l'Amérique du Nord".

Certes, il y a quelque chose à reprendre aux vues de nos voisins, ou, pour le moins exigent-elles des réserves, cependant, comme ce serait sortir du cadre de cette revue que de les formuler, je glisse sur ce chapitre. Tout ce que je désire en exposant ces considérations extérieures, c'est de montrer le louable esprit qui les a inspirées. Aussi, je le répète, je crois qu'il est de notre devoir d'applaudir à de telles aspirations, et, surtout, de coopérer au succès de l'oeuvre grandiose à laquelle on souhaite que nous participions.

Il est évident que l'ordre d'idées dont je viens de vous entretenir, a surtout été inspiré par la richesse du Dominion, et par les hommes éminents qui orientent notre société. Lourde tâche, en vérité, que celle de diriger l'évolution des peuples, même, quand ceux qui l'assument le font sans ostentation et seulement dans l'intérêt du public. J'entends par là les personnalités qui s'étant créé une situation prépondérante, soit dans la politique, soit dans les affaires, se retirent un jour de l'arène et finissent leur carrière en philanthropes modestes et convaincus.

C'est certainement à cette classe d'hommes d'élite qu'appartient Lord Mount Stephen, dont les journaux signalent le don de \$1,000,000, qu'il vient de faire au fonds de l'hôpital Royal de Londres. Les louanges que ce "self made man" reçoit, à cette occasion, nous touchent d'autant plus qu'il a fait fortune dans ce pays. Et ce qu'il y a d'agréable pour les nôtres, c'est qu'il ne l'a pas oublié, puisque ses bonnes oeuvres son nombreuses au Canada, et que, parfois, le généreux lord se fait un plaisir de causer de ses modestes débuts, et du milieu où lui a souri l'aveugle déesse.

Faut-il rappeler ce que fut jadis l'auteur du cadeau princier dont bénéficie le grand hôpital londonien ?

Après une jeunesse très humble, lord Mount Stephen émigra au Canada en 1850, où, peu après, il entreprit la fabrication des lainages. Successivement, il devint directeur, vice-président et président de la très grande institution financière qu'est la banque de Montréal. Puis, il contrôla la fortune de la ligne du chemin de fer St Paul et Manitoba, et, finalement, devint chef du syndicat qui construisit le C. P. R. C'est cette dernière et très importante situation qui lui valut le titre de baron. Titre qu'il honore en se signalant par une générosité de Crésus ami des infortunés.

Aussi, quand le nom de lord Mount Stephen passera à la postérité, il est probable qu'il devra le plus clair de sa célébrité aux gestes tout de bonté et de charité que ce noble seigneur ne compte plus, ce dont tous le félicitent. Et, voilà où mènent le sens pratique et la ténacité anglo-saxonne, sagement compris par un citoyen intelligent et pas trop guignard !

Un autre personnage qui mérite bien, non seulement de sa patrie, mais aussi des chancelleries en général, c'est Monsieur Delcassé, ministre des affaires étrangères de France.

On n'ignore plus l'amour dont ce grand diplomate fait montre en faveur de la Paix ; aussi, lorsque ces jours derniers il voulut remettre son portefeuille au président Loubet, sous prétexte de raisons de santé, l'émoi fût-il grand en Europe et spécialement en Allemagne, où cette retraite eût été vue d'un bon oeil.

Car, il n'est pas douteux que les récents événements du Maroc suggérèrent à Monsieur Delcassé l'abandon du ministère du quai d'Orsay, qu'il occupa depuis sept ans. La chose est facile à concevoir, si on songe que cet illustre maître officiel de l'un des plus beaux palais de la république française, ne jouit pas précisément d'une sinécure.

Ce que, dernièrement, il a dû avoir de tintouin étant données les visées de Guillaume II, l'affaire de la baie Cochinchinoise de Camranh, et ce qu'on ignore, ce n'est rien de le supposer. Nul doute, il faut à ce ministre une mentalité extraordinaire, pour mener de front tant d'affaires internationales, parfois d'un intérêt vital pour notre ancienne mère-patrie.

Fort heureusement, il se trouve ainsi des cerveaux que les questions les plus abstraites n'effrayent pas. Quant à dire où on en trouve le plus, c'est une autre affaire.

* * *

Ce qui précède me remet en mémoire la visite qu'un brahmane au nom harmonieux de Narrayhn Martand Sukhatme fit à l'Europe il y a quelques années. Visite, durant laquelle il résolvait avec une rapidité vertigineuse les problèmes les plus difficiles. Oyez plutôt, amis lecteurs, car cet asiatique était capable de mener de front cinq à six travaux des plus divers.

C'est ainsi que, assis devant une table d'échecs, il jouait en même temps aux cartes avec un second partenaire, traduisait et expliquait à un troisième interlocuteur une page de sanscrit, comptait les grains de blé qu'un quatrième jetait sur la table, trouvait mentalement la racine cubique d'un nombre de trois chiffres, élevait un nombre de deux chiffres à la quatrième puissance, multipliait un nombre de 13 figures par un autre de 12, et résolvait une équation à deux inconnues. Et... était-ce tout ?

En moins de temps que j'en mets à énoncer ce programme très chargé, notre homme battait ses adversaires, trouvait et vérifiait les solutions de ces divers problèmes et combinait de nouvelles opérations aussi invraisemblables.

Depuis, ce merveilleux spécimen d'acrobatie cérébrale est retourné aux bords du Gange. Avait-il des aptitudes diplomatiques, y est-il devenu conseiller d'un rajah, je l'ignore ?

Si oui, ses adversaires seraient à plaindre.

Il m'est d'avis, toutefois, que le commun des mortels se sent fort petit à côté d'une telle capacité d'entendement. Au vrai, c'est aussi bien que, pour tous, il n'en soit pas autrement. Car, certaines personnes férues de chicane, ou d'entreprises sentimentales, (genre mélodrame), se payeraient probablement le luxe d'une vingtaine de procès, ou d'un nombre égal de flirts.

On m'accordera qu'une telle pratique serait excessive.

C'est donc pour le mieux, dans le meilleur des mondes, que, tous, nous ne puissions approfondir et entreprendre maintes choses à la fois.

* * *

A notre époque, cette question des connaissances humaines, offre très certainement plus de complexité que jadis. Et, pourtant, nos grand-pères étaient déjà fort rigoureux à cet égard. Ils ne se gênaient pas de mettre à leur place les pédants qui prétendent tout savoir. A l'occasion, ils n'étaient guère plus doux envers des spécialistes. C'est qu'ils y allaient de bonne foi, les braves gens du temps où se fonda cette colonie. Ils y allaient de tout coeur, et faisaient de l'art pour l'art, sans abuser des euphémismes que suggèrent les questions d'intérêt, et les susceptibilités que, pour cause, l'on doit ménager. Voulez-vous un exemple de cette franchise d'antan ? En voici un, non sans saveur.

Alors que Monsieur de Lauzon-Charny gouvernait le Canada, vivait à Paris le poète Santeuil, dont la réputation s'est presque éteinte avec les années. Un jour, Santeuil ayant consulté un M. de La Monnoye sur un de ses poèmes latins, ce littérateur lui fit observer que "mater puerpera", qu'il y avait employé, faisait un pléonasme. Santeuil demanda au P. Oudin si aucun poète ne s'était déjà servi de cette expression. Le P. Oudin la lui ayant montrée dans Vida, Santeuil se rendit aussitôt chez M. de La Monnoye et lui dit :

—Eh bien ! ignorant, grosse bête ! Tiens, voilà Vida qui a mis dans ses poésies "mater puerpera". Tu m'avais défié cependant de le trouver dans quel poète latin que ce fût.

—Allez, répondit M. de La Monnoye, je savais bien que Vida était un âne comme vous.

PAUL D'ESMORIN.